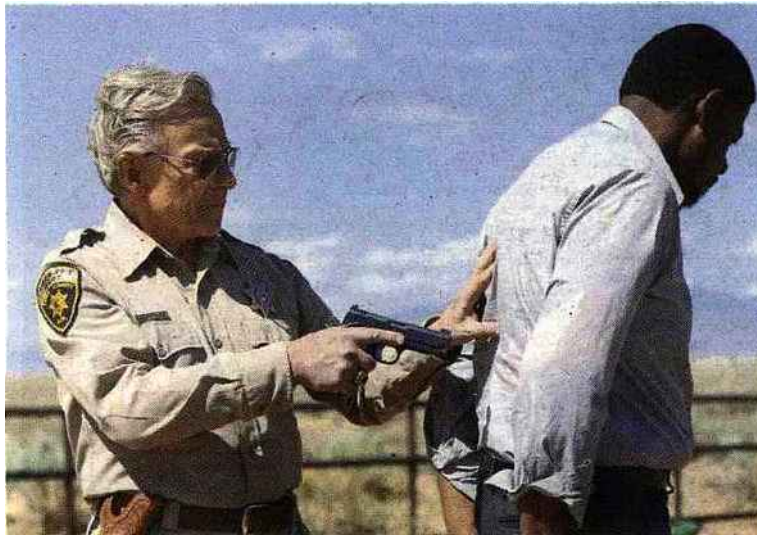
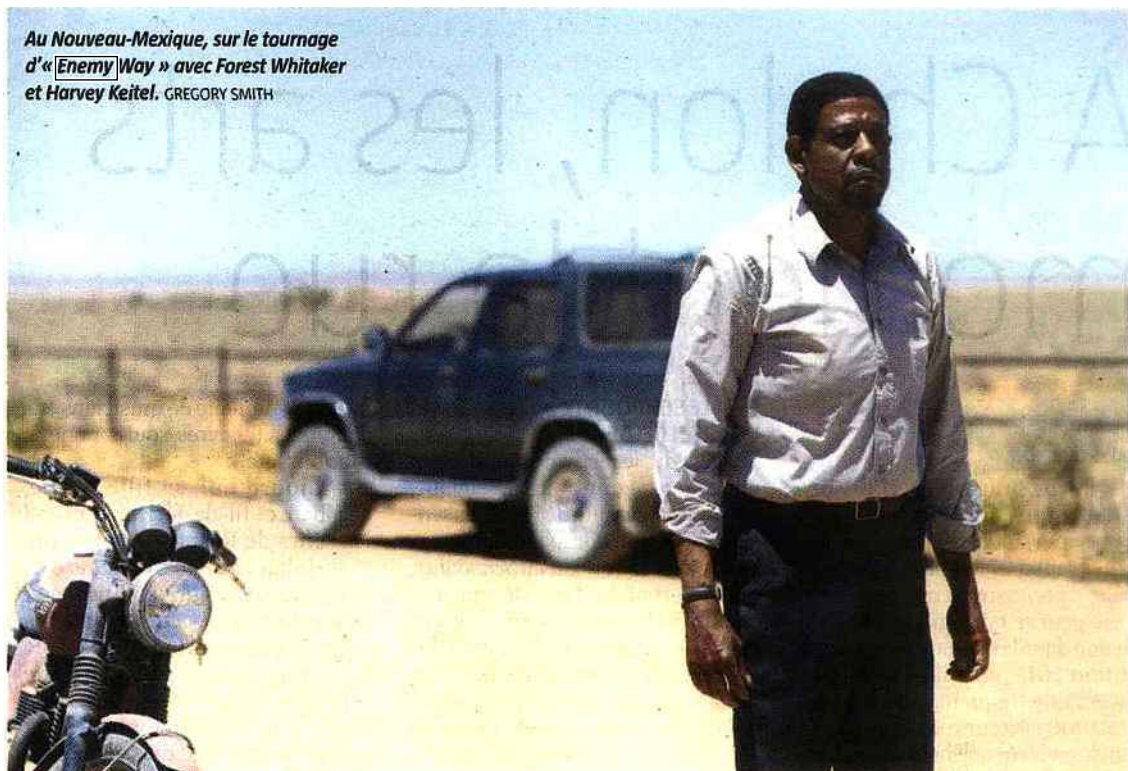


Bouchareb en terre américaine



Le réalisateur d'« Indigènes » vient de terminer, au Nouveau-Mexique, le tournage d'« Enemy Way », adapté de « Deux Hommes dans la ville », où Alain Delon campait un ex-taulard. Reportage **avec Forest Whitaker et Harvey Keitel**



NOUVEAU-MEXIQUE (ÉTATS-UNIS)
ENVOYE SPECIAL
ÉRIC MANDEL

La scène explose, impressionnante de violence. À l'abri d'une tente, Rachid Bouchareb fixe sur un petit écran le duel implacable entre deux monstres sacrés du cinéma américain. Harvey Keitel, le *bad boy* fétiche de Tarantino, se débat au sol dans un nuage de poussière. Il a perdu son chapeau de shérif et hurle un « *fuck you* » haineux pour mettre au défi l'homme qui le domine d'appuyer sur la gâchette. Forest Whitaker, un flingue dans sa main ensanglantée, semble prêt à exaucer son vœu. Il encercle le shérif dans une danse de la mort exécutée avec l'agilité d'un Mohamed Ali. Gros plan sur le visage en sueur du comédien oscarisé, qui passe en un clin d'œil de la rage à la raison. « *C'est beau, c'est beau, ça* », murmure le cinéaste avant de hurler le « *cut* » de fin rituel.

Un budget conséquent et un casting en or

C'était le 23 mai, à 50 km de la frontière américano-mexicaine. Rachid Bouchareb filmait les ultimes séquences d'*Enemy Way*. Nulle trace de fatigue, après deux mois de tour-

nage, douze heures par jour, dans des conditions difficiles, entre les serpents, les « *devil dusts* » (petits tourbillons de poussière) et les températures extrêmes (0 °C le matin, 40 °C l'après-midi). « *Pour moi, ces huit semaines ont été comme une grande répétition, le film devrait commencer maintenant* », sourit le réalisateur la peau tannée par le soleil, le corps fin et sec, silhouette d'ascète raccord avec le paysage désertique du Nouveau-Mexique. Le cinéaste nomade est en terrain connu au pays de l'oncle Sam. Il avait déjà tourné à La Nouvelle-Orléans (*Bâton rouge*, 1985), New York (*Little Senegal*, 2001). Pour *Just Like a Woman* (sorti au début du mois sur les écrans américains), il s'était offert un road-movie de Chicago à Santa Fe avec les comédiennes Sienna Miller et Golshifteh Farahani.

Avec son budget conséquent (16 millions d'euros) et son casting en or, *Enemy Way* marque un nouveau cap pour le cinéaste : « *On vise le marché américain et donc international* », confirme Jean Bré-

hat, son associé depuis vingt ans. Le réalisateur d'*Indigènes* se sent à l'étroit en France ? Il se dit surtout motivé par « *le besoin de bouger, c'est sans doute lié à mes*

« RACHID ME POUSSE À EXPLORER MON PERSONNAGE QUITTE À CHAMBOULER LE SCÉNARIO »

Forest Whitaker

origines. Et puis, j'aime le danger. Mon anglais n'est pas génial, mais j'arrive à me faire comprendre ». Il n'a eu d'ailleurs aucune difficulté à convaincre Forest Whitaker : « *Rachid sait raconter des histoires intimes ancrées dans un contexte politique et social documenté* », souligne l'acteur, sensible à la démarche du réalisateur dont la filmographie ausculte les grandes pages de l'histoire contemporaine : passé colonial (*Indigènes*, *Hors-la-loi*), terrorisme post-11-Septembre (*London River*), séquelles de l'esclavage (*Little Senegal*), guerre du Vietnam (*Poussières de vie*).

Cette fois, le natif de Bobigny a adapté librement le classique de José Giovanni *Deux Hommes dans la ville*. Cette histoire d'une rédemption impossible d'un ex-taulard (Alain Delon) dans la France giscardienne de la peine de mort, Rachid Bouchareb a choisi de la

transposer aujourd'hui, à la frontière américano-mexicaine avec, en toile de fond, les problématiques de l'immigration, ses drames humains, et les préjugés sur l'islam. Dans *Enemy Way*, Whitaker incarne un ancien membre d'un gang, libéré après dix-huit ans de prison pour l'assassinat d'un policier. Converti à l'islam, il s'est amouraché d'une jeune Mexicaine, et compte bien saisir sa seconde chance, cornaqué par son agent de probation (Brenda Blethyn, déjà à l'affiche de *London River*). C'est compter sans le shérif Agati, campé par Harvey Keitel...

Harvey Keitel, hyper-pro et sacré emmerdeur

Dans un coin à l'ombre, l'acteur de 74 ans récupère de la scène mouvementée de ce matin. Il se montre jovial, mais décline toute interview, sinon pour parler de Paris et du Café de Flore, de ses films tournés avec des Français, dont Bertrand Tavernier. Sur le plateau, il se révèle à la hauteur de sa légende : hyper-pro et « sacré emmerdeur ». « *Il adore donner son avis sur chaque scène* », bougonne un technicien. La veille, il a voulu changer une séquence « *pas assez réaliste* » où Brenda Blethyn devait s'opposer à l'arrestation de Garnett

par le shérif, lequel l'ignorait superbement. Après un long conciliabule avec Bouchareb, Harvey Keitel a obtenu de rejouer la scène à sa façon, plus musclée. Résultat, il va envoyer valser sa partenaire au point de la faire chuter et se cogner la tête contre le sol. Sueurs froides de Rachid, plates excuses de Keitel. Plus de peur que de mal. L'actrice s'est relevée sans bobos ni rancune.

Whitaker, lui, c'est l'opposé de Keitel. Hors caméra, entre deux explosions de rage, il fait penser à un samouraï plongé dans une intense préparation mentale avant le combat. Il peut rester seul, le regard fixe sur un point invisible, indifférent à l'agitation ambiante... Les vertus de la méditation et des arts martiaux : « *Ces disciplines me sont utiles pour trouver la bonne énergie et maintenir l'état émotionnel* », souligne Forest Whitaker dans sa loge, sous le regard bienveillant d'un bouddha en céramique. Il ne tarit pas d'éloges sur le réalisateur et espère renouveler l'expérience. Ça tombe bien, Bouchareb songe à retracer l'histoire de la Révolution française. Et il verrait bien Whitaker incarner « *le bourreau Charles-Henri Sanson!* » En attendant, il faut terminer la scène du jour. ●

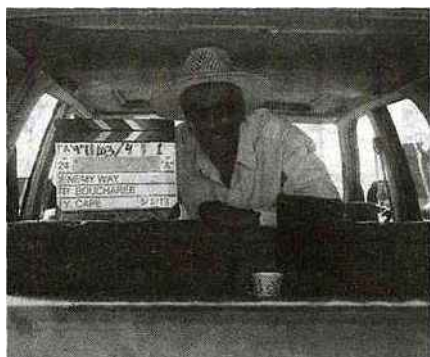
Sortie d'Enemy Way prévue en 2014.

« Nous sommes dans un contexte prérévolutionnaire »

Rachid Bouchareb revient sur son aventure américaine et sur la situation de la France

Après *Just Like a Woman*, *Enemy Way* est le second film que vous tournez aux États-Unis en deux ans. Doit-on vous appeler « Rachid Bouchareb l'Américain » ?

Je reste un réalisateur français qui tourne à l'étranger. Et je ne formate pas mon cinéma avec les canons des blockbusters américains. Mais j'aime me remettre en question. Ces deux films s'inscrivent dans le cadre d'une trilogie sur les relations entre le monde arabe et les États-Unis. C'est une façon de battre en brèche les théories sur le choc des civilisations, qui ont le vent en poupe depuis le 11 septembre 2001. Pour autant, je ne fais pas de films à thèses. *Just Like a Woman*



Rachid Bouchareb

racontait le périple de deux jeunes femmes qui veulent participer à un concours de danse orientale à Santa Fe. *Enemy Way* sième volet de la trilogie, *Belleville Cop*,

sera une comédie pure entre un flic afro-américain et un flic franco-arabe, cosignée par Larry Gross, le scénariste de *48 Heures* avec Eddie Murphy et Nick Nolte.

***Enemy Way* est une adaptation très libre du classique de José Giovanni...**

Avec Olivier Lorelle et Yasmina Khadra, mes coscénaristes, nous en avons gardé la dimension sociale. La quête de rédemption impossible d'un ex-taulard, comment on fabrique un coupable à force de lui refuser toute réinsertion. Je voulais planter l'histoire à la frontière entre l'Amérique et le Mexique, un peu comme *La Soif du mal*, d'Orson Welles. Cela m'a permis d'aborder, en toile de fond, la question de l'immigration aux États-Unis.

Vous avez enquêté sur place ?

Durant trois mois, je suis allé en Californie, en Arizona et au Nouveau-Mexique, à la frontière où Bush a érigé un mur pour empêcher les clandestins de venir aux États-Unis. J'ai rencontré des membres du Tea Party, des shérifs, des Minutemen, ces citoyens qui se regroupent en milices pour se substituer aux forces de l'ordre à leurs yeux incompetentes.

Parmi vos projets, un film sur la Révolution française...

C'est d'actualité. En France, nous sommes dans un contexte prérévolutionnaire. Toutes les conditions sont réunies. On sent un étouffement général, les inégalités croissantes, la violence économique de plus en plus forte, les élites déconnectées et arrogantes, l'absence d'espoir et de perspectives. Selon moi, la France est à un tournant. **PROPOS RECUEILLIS PAR E.M.**